

398.20971477
L511
1979

Légendes
du
Bas St-Laurent



GR
13.5
B37L4



Dès son premier voyage, Jacques Cartier est fasciné par le Bas St-Laurent.

Qu'il soit question de l'Île Verte, ou encore des Indiens peuplant alors notre territoire, déjà sont inscrits dans les cahiers de bord, ses exploits et ses découvertes.

Parmi les plus vieilles anecdotes, il y a le récit du massacre à l'Île portant le même nom. Les faits historiques font partie de la tradition orale et on imagine l'envergure qu'ils ont pris. Les uns, d'origine historique se sont, avec les années, transformés en véritables contes ou romans. À cela viennent s'ajouter les légendes qui, elles aussi, transmises d'une génération à l'autre, ont subi quelques modifications, allant de l'irréel au fantastique. Tant et si bien, que nous avons quelques versions nuancées, parfois des contradictions en ce qui concerne la même légende.

Il n'en demeure pas moins qu'au Canada français, les légendes sont une partie intégrale du patrimoine et qu'elles font encore l'objet d'une fierté et d'une curiosité nostalgique.

Qui d'entre nous ne s'est pas surpris à rêver en lisant un récit d'aventures, et à visualiser le déroulement.

Le Bas St-Laurent regorge de faits historiques, de légendes et de contes.

En voici quelques-uns, juste pour vous donner le goût de venir vérifier sur place, sites et monuments et rencontrer certains descendants de nos héroïques pionniers.



Témiscouata

C

LES PETITES FLAMMES

D

LA CAVERNE DU RANG 9

D

LA BÊTE DU LAC

Kamouraska

E

L'ATTAQUE DES ANGLAIS DE PHIPPS EN 1690

U

LE PÈRE COTTON

Rivière-du-Loup

E

LE PÈRE AMBROISE ROUILLARD

T

L'ERMITE DES TROIS-PISTOLES

E

UNE ALERTE AUX TROIS-PISTOLES

Rimouski

N

L'ERMITE DE ST-BARNABÉ

A

L'ISLET AU MASSACRE, DU BIC

LES PETITES FLAMMES

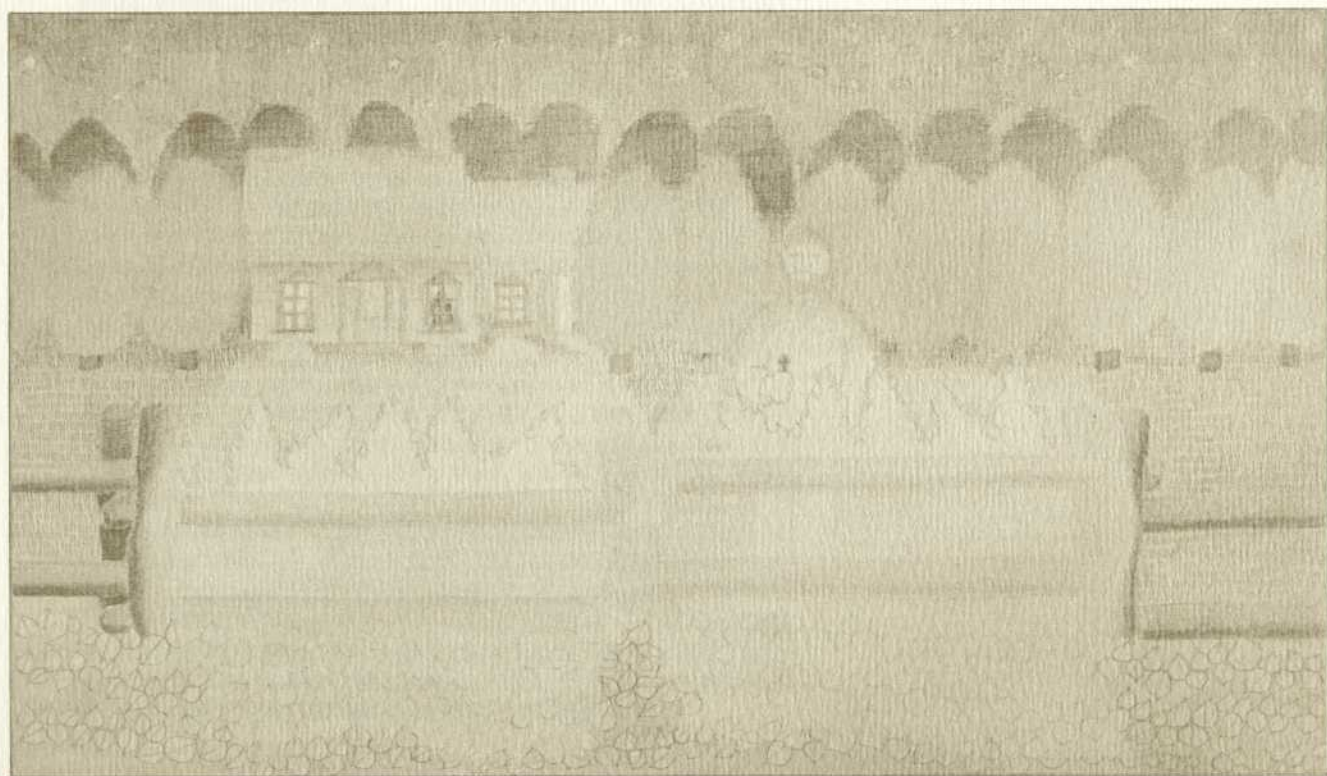


'était pendant la prière du soir, Grand-Mère regardait par la fenêtre les premières étoiles, tout en récitant ces avés avec dévotion.

Soudain, elle s'exclama: «Regardez, quelle chose étrange! des petites flammes sur la clôture de pin!» Tous, nous nous précipitons à la fenêtre, la frayeur nous envahit devant ces petites langues de feu qui dansent et semblent rire, se bousculant d'un piquet à l'autre.

Grand-Père porta bien haut la croix de son chapelet, se dirigea vers la porte et sortit silencieusement. Par la fenêtre, nous le regardons qui s'approche des petites flammes moqueuses, fait un signe et souffle sur la clôture, aussitôt les lueurs s'éteignent. Leurs danses folles n'a pas altéré le bois.

Aujourd'hui encore, au rang 8, à St-Marc du Lac Long, on peut voir la clôture où mon grand-père a marqué les piquets avec des bouts de chaîne.



LES PETITES FLAMMES

LA CAVERNE DU RANG 9



Deux jeunes garçons marchaient dans les bois, par une belle journée de vacances. Le plus jeune des deux garçons remarqua un trou en partie recouvert de pierres qu'ils se mirent à dégager avec la frénésie des découvreurs. Ils constatèrent que la cavité était immense et impressionnante. Ils décidèrent donc de rentrer à la maison et

de revenir le lendemain avec une lumière de poche, une bonne corde, enfin, tout le matériel nécessaire à la poursuite de leur recherche.

Rendus à la maison, ce fut le sujet de conversation durant le souper. Les enfants furent bien étonnés d'entendre leur père leur raconter cet épisode au sujet de la fameuse caverne. «Voilà des années, dit-il, des petits garçons comme vous découvrirent cette caverne; tout comme vous aussi, ils étaient très curieux. Sans le dire à leurs parents, ils descendirent, avec l'aide d'une corde, et pendant cette descente, l'un des garçons tomba en poussant un grand cri qui se perdit tout au fond. L'autre remonta de peine et misère et courut avertir ses parents. Ceux-ci demandèrent en toute hâte l'aide des voisins et du curé. Le prêtre et un voisin réussirent à descendre jusqu'au fond du trou, à l'aide de la corde laissée par les garçons, s'éclairant de fanaux. Ce qu'ils virent les effraya, partout des couleuvres, des bêtes rampantes, des saperdes d'outre-tombe: «Il ne manque que les flammes de l'enfer» dit le curé en remontant. On ne retrouva pas le petit garçon et avec un peu de terre, on boucha l'ouverture de la caverne maudite avec des pierres. Qui sait ce qui bouge encore dans ce trou du diable.



LA CAVERNE DU RANG 9

LA «BÊTE DU LAC»



« Les vieux résidants de Saint-Éleuthère nous assurent qu'il faut remonter au début du siècle pour entendre parler de ce poisson un peu spécial qui aurait été aperçu vers 1900 par Alex Bélanger, propriétaire d'un moulin à scie sur la rive ouest du lac, et par Alfred Levasseur vers 1922. En entendant la description de ce poisson, les villageois furent plutôt incrédules; d'aucuns y reconnaissaient un de ces esturgeons échappés d'un bassin d'élevage appartenant à un ancien curé de Saint-Éleuthère; pour d'autres, il s'agissait tout simplement d'un poisson plus gros que la normale mais tout droit sorti de l'imagination de pêcheurs en mal d'histoire de pêche... ou encore le fruit du rêve de quelqu'illuminé désirent attirer sur lui l'attention des braves gens... Des hypothèses, des «suppositions»,

il y en eut en quantité et il n'est pas sûr qu'on en ait vu le terme...

L'affaire n'intrigua pas davantage les habitants de Saint-Éleuthère jusqu'à ce qu'en 1957 soit déclenché un émoi général qui ne tarda pas à déborder les limites de la région et à franchir même les frontières de la province et du pays.

Le laboratoire de Pisciculture de la province de Québec y dépêcha quelques chercheurs qui utilisèrent différents appareils pour recueillir des informations de première main, mais leur mission ne connut pas de succès retentissant. Voici ce qu'écrivait le journaliste Gilles Méthot dans le quotidien *Le SOLEIL* (28 septembre 1957).

Pas un lac au monde ne semble si bien porter son nom que le lac Pohénégamook qui vient du vocabulaire indien et signifie «moqueur». Ce lac situé à Saint-Éleuthère, près de St-André de Kamouraska, à une centaine de milles de Québec, cacherait un quelque chose ressemblant à un poisson digne de rivaliser avec les animaux de la préhistoire. Les témoins abondent. Les faits sont là. Plusieurs citent le jour et l'heure où ils ont vu cette bête marine et fournissent des détails qui n'apparaissent plus être sortis de l'imagination.

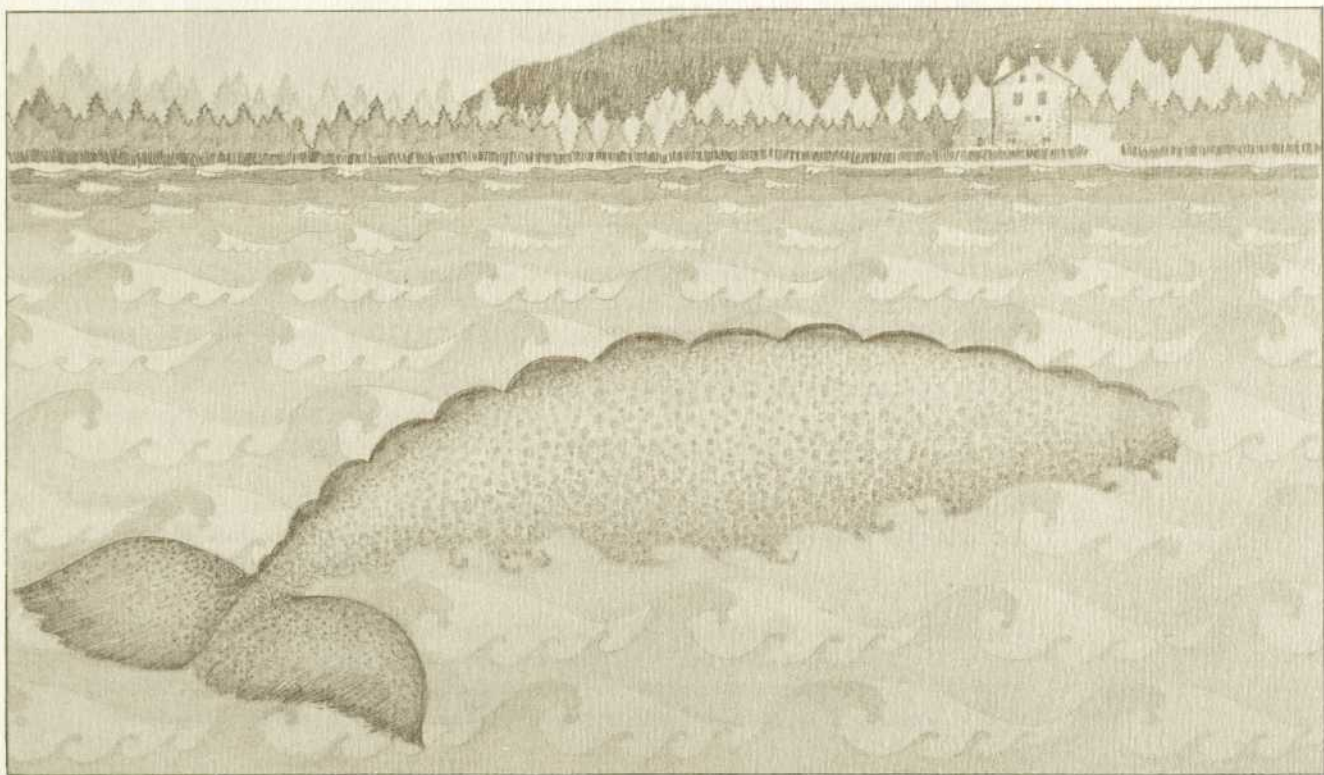
La rumeur prend de l'ampleur si l'on considère que des savants tels le docteur Vadim D. Vladykov, directeur du laboratoire de pisciculture de la province de Québec a révélé des détails lors d'une conférence de presse exclusive au *Soleil*. Le Dr Vladykov est un savant russe qui fait de la pisciculture le centre de toute sa vie. (...) Voici les conclusions du Dr Vladykov:

1. Présentement, il existe sans aucun doute, dans le lac Pohénégamook, de sept milles de longueur par un mille de largeur, avec une profondeur excédant trois cents pieds à certains endroits, «quelque chose» de vivant de grande taille.
2. Ce «quelque chose» est désigné par les gens de l'endroit de plusieurs noms: «bête du lac, monstre marin, crocodile, lamantin, gros esturgeon, etc...»
3. Malgré les noms variés et les descriptions différentes en détails, les témoins s'accordent sur le

fait que la «bête du lac» est bien grosse de 12 à 18 pieds de longueur.

4. Bien qu'on n'ait pas vu souvent la bête du lac d'assez proche, on a décrit sa forme (surtout son dos), comme ressemblant «au fond d'un canot renversé», avec une crénelure au milieu du dos, d'une couleur brun ou noirâtre, sans poil. De plus, personne n'a vu sa tête, qui était toujours submergée, ce qui prouve clairement que cette bête n'est pas un mammifère.

L'affaire de la bête du lac alimenta les conversations pendant plusieurs mois mais s'est estompée passablement de la préoccupation des gens depuis une dizaine d'années. Malgré tout, il en est resté quelque chose dans l'esprit de plusieurs Québécois qui traduisent leur connaissance de ce petit coin du bas du fleuve en échappant ces mots: «Ah! oui, le monstre!» dès qu'ils entendent prononcer le nom «lac Pohénégamook».



LA BÊTE DU LAC

L'ATTAQUE DES ANGLAIS DE PHIPPS EN 1690



n 1690, alors que les Anglais de Phipps remontaient le St-Laurent en direction de Québec, ils firent une tentative de débarquement à Rivière-Ouelle.

Le Curé de Francheville réunit les paroissiens pour leur faire part que l'ennemi était en vue et qu'il fallait agir, empêcher les Anglais de débarquer. Il les incita tous à prendre les armes, car il y allait de leur bien spirituel et temporel.

N'écoutant que le courage qui anime tout coeur de pionnier, tous se mirent à la tâche, il fallait agir vite, et surtout efficacement: inventer une stratégie, dresser une embuscade, coordonner les efforts, se serrer les coudes.

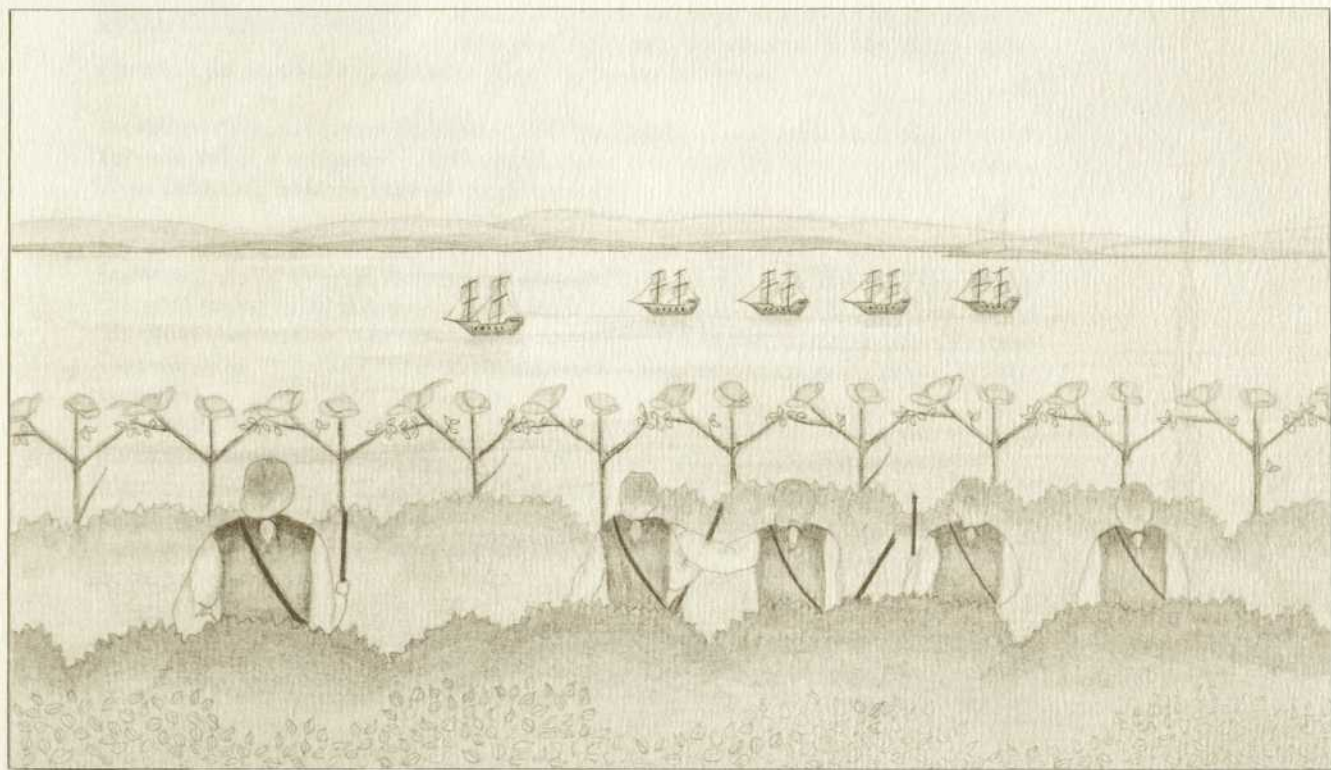
Alors que les valeureux défenseurs fixaient des chapeaux aux arbres, pour tromper à leur façon l'ennemi sur le nombre qu'ils étaient, les autres habitants de Rivière-Ouelle et des régions environnantes allumaient de grands feux et firent tant de tapage que les Anglais crurent sans doute que cet endroit était infesté d'Indiens.

La première chaloupe, remplie d'Anglais, se laissait bercer par les flots qui la ramenait du large. Dès qu'elle fut bien en vue et à leur portée, tous firent feu et la poudre meurtrière des mousquets décima les occupants.

Ce n'est pas sans crainte que les Anglais tentèrent un nouveau débarquement. Nos habitants ripostaient toujours avec la même ardeur tant et si bien que les Anglais durent abandonner toutes nouvelles tentatives.

C'est avec un équipage réduit, apeuré, que Phipps continua sa route vers Québec, où il reçut le même accueil de Frontenac et ses hommes.

On irait jusqu'à dire que la vigilance et le courage des hommes du Curé de Francheville auraient joué un rôle dans la défaite de Phipps à Québec.



L'ATTAQUE DES ANGLAIS DE PHIPPS EN 1690

LE PÈRE COTTON



ne lueur envahit le sommet de la montagne, une nuée l'enveloppe. Ce sont sans doute les anges qui ramènent le Père Cotton. Il y avait déjà quelques mois qu'il était parti. Les enfants nous avaient fait part de son absence, fait qu'ils avaient constaté lors de leur visite hebdomadaire chez l'ermite.

Le Père Cotton, sobriquet qu'on lui avait donné, semble-t-il à cause de son extrême maigreur, acceptait ce nom avec dignité. On ne connaît rien, ou bien peu de choses à son sujet, d'où

l'origine de quelques croyances plus ou moins inusitées.

Au début de son séjour à St-Pascal, le Père Cotton venait au village afin d'assister aux offices religieux. Cependant, cette pratique fut interrompue à cause d'un différend avec le curé de la paroisse.

Sa cabane, juchée au sommet de la montagne fait l'objet de curiosité des habitants de St-Pascal. Il l'aurait bâtie seul, de ses propres mains, sans outils. Du côté ouest de la demeure, une forme triangulaire s'ébauche. Ce lieu, selon les dires des jeunes visiteurs, est la chapelle, où ils ont maintes fois retrouvé l'ermite, absorbé dans ses prières, recueilli humblement, mains jointes, échine courbée.

L'humilité imprègne sa personne et se reflète tant par ses gestes que par ses habits, vêtements bruns, genre soutanelle, nouée autour des reins par une corde. Ce mystérieux personnage, dont l'existence quelque peu spéciale au vingtième siècle, oblige en quelque sorte le plus crédule d'entre nous à tourner les yeux vers la montagne, si ce n'est qu'un instant, afin de contempler les beautés de cette nature.

Le soleil se couche, les voiles ténébreux enveloppent la montagne. Soudain, cette lueur envahit le sommet. C'est sans doute le Père Cotton qui repart on ne sait où, accompagné par les anges. Où va-t-il? Le reverrons-nous? Quand sera-t-il de retour?



LE PÈRE COTTON

LE PÈRE AMBROISE ROUILLARD



n l'année 1769, Trois-Pistoles sentit passer sur elle comme un souffle glacé. Les quelques habitants de la pointe venaient d'apprendre la triste nouvelle que leur missionnaire aimé n'était plus de ce monde.

En effet, après les exercices de la mission, le Père Ambroise avait demandé à deux colons de l'endroit de venir le conduire à Rimouski, et Jean-Baptiste Rioux fils de Vincent, troisième seigneur, ainsi que Jean-Baptiste Rioux fils de Nicolas, deuxième seigneur, s'étaient offerts d'aller avec lui jusqu'à Rimouski. Il accepta leur offre, et par un bel après-midi d'été, nos trois voyageurs laissaient le sable de la grève et prenaient leur course en canot vers le bas du fleuve.

On faisait alors des voyages rapides par le chemin du fleuve, et lorsque deux bons avirons frappaient les eaux paisibles, l'embarcation légère volait sur l'onde avec agilité et le port apparaissait bientôt aux yeux des voyageurs. La distance entre Trois-Pistoles et Rimouski n'est pas très grande et deux hommes robustes comme devaient l'être les deux compagnons du Père Ambroise, avaient bientôt fait de la franchir; mais entre le départ et l'arrivée, il y a place pour bien des événements, de même qu'entre la coupe et les lèvres il y a l'espace d'un tombeau ou d'un berceau.

Au départ des voyageurs, le grand ciel bleu du Canada pareil à celui de l'Italie à certains jours d'été, flamboyant, resplendissait de clarté et d'azur sans nuage. L'air était pur et embaumé, la mer gardait un son calme, cette sérénité imposante qu'ont les choses sublimes, et les monts d'alentour frissonnaient sous l'effluve caressante qui montait du fleuve, des grèves, des champs dorés et des plaines verdoyantes.

Le frêle esquif se dirigeait rapidement vers le bas de la rivière, laissant derrière lui, sous la garde de l'humble croix du cimetière qui se détachait tout blanc par son enclos, sur le fond sombre de la Pointe, le petit village naissant des Trois-Pistoles.

On frôla les Rassades, ces petits rochers à fleur d'eau qui séparent Trois-Pistoles de St-Simon, puis le canot longea paisiblement les murailles de St-Fabien: c'étaient alors des endroits sauvages inhabités, c'était comme une «terra incognita» entre Rimouski et Trois-Pistoles.

Le missionnaire chantait une Hymne à la Vierge et nos deux colons, en cadence, réglaient leurs coups d'aviron et poussaient de l'avant; la mer se faisait un peu plus houleuse au large, et sa grande voix semblait éveiller les échos des bois sauvages, le long du fleuve. Mais nos gens habitués à la mer n'avaient pas peur. Pourquoi craindre? Ne portaient-ils pas dans leur canot le missionnaire de Dieu?

Déjà plus de la moitié du trajet était accomplie, et on escomptait un bon gîte et un bon repas chez le Seigneur Lepage, à Rimouski, lorsque le temps changea subitement. Le ciel s'obscurcit soudain,

de gros nuages amoncelés commencèrent à se mouvoir dans l'espace comme des fantômes errants, et la brise augmentant toujours, les voyageurs, à la merci des éléments, voulurent serrer terre de plus près.

Fatigués déjà par une course assez précipitée, les deux colons des Trois-Pistoles, essayaient en vain de regagner le rivage maintenant trop éloigné. La mer prenait un aspect lugubre, ouvrant son sein en abîmes profonds, et menaçant de leur creuser à chacun un tombeau à la hâte où les requins auraient eu vite raison de leurs corps.

Encouragés par le saint missionnaire, nos jeunes gens ne se rebutèrent pas, au contraire, en face du danger qui augmentait d'heure en heure, ils sentaient renaître en eux leur énergie d'autrefois et les muscles tendus, le corps moitié replié, l'aviron plongeant ferme dans la houle traître et orageuse, ils fixaient la pointe de «L'îlet au flacon», près de Rimouski. C'est là qu'ils dirigeaient leur canot avec cette sûreté de main qui dit le vrai navigateur.

Mais l'habileté est parfois impuissante en face des éléments qui semblent ne pas se lasser, revenant sans cesse à la surface.

Nos voyageurs n'avaient plus qu'une faible distance à parcourir, lorsqu'une vague énorme fondit sur le vaisseau, l'engloutit tout entier le faisant disparaître avec son contenu sous les eaux agitées. La mer est un monstre qui dévore tout, et c'est à l'heure où elle semble nous fasciner et nous attirer par son calme et sa sérénité qu'elle nous prépare des embûches et nous façonne lentement un tombeau humide.

Le canot était renversé. Les jeunes gens s'y cramponnèrent; mais le Père Ambroise ne revenait pas à la surface. Les plis de sa soutane, où la mer l'imbibait, le retenaient sans doute captif au fond de l'eau.

La lutte commença: suprême, désespérante, effroyable. C'était la mort presque certaine, et cependant, le salut était à quelques perches de là. Enfin! après des efforts inouïs, des angoisses poignantes, les deux colons réussirent à gagner terre où ils tombaient épuisés de fatigue et mourant de misères.

Les flots en se retirant laissèrent presque à sec le corps du missionnaire qui fut transporté le lendemain au village de Rimouski. Le seigneur Lepage le reçut dans sa maison où il fut exposé pendant trois jours à la vénération des fidèles qui ne cessèrent de prier pour le missionnaire et de pleurer son départ si pénible et prématuré.

Il fut enterré à Rimouski, dans la première église, à côté sans doute de son ami de coeur, Toussaint Cartier, le jeune ermite de l'île Saint-Barnabé qu'il avait enterré lui-même deux ans auparavant, le 31 janvier 1767.

Les deux Jean-Baptiste Rioux, de retour aux Trois-Pistoles, racontèrent, émus, leur naufrage lamentable et la mort du père Ambroise. (1) Ce fut un deuil général, surtout dans la famille du seigneur Rioux. C'était là que résidait le Père Ambroise; c'était là qu'il aimait à rester, et pendant ses quarante années de mission depuis Cacouna jusqu'à Rimouski, il passa la plus grande partie de son temps aux Trois-Pistoles chez le seigneur Vincent Rioux. (Nous pourrions dire chez les

deux seigneurs Vincent Rioux, car le premier Vincent, mort en 1775, fut remplacé par son fils Vincent, marié à Julienne Drouin. Le premier Vincent était marié à Catherine Côté de la famille du seigneur Jean-Baptiste Côté, de l'Isle-Verte).

Le lendemain du départ du missionnaire, la femme du seigneur Rioux (cette dernière devait être Julienne Drouin) étant allée dans la chambre de compagnie, trouva sur la table le gobelet d'argent que son mari avait, de force, fait accepter au Père Ambroise à l'heure de partir pour Rimouski en lui disant: Eh! bien, mon Père, vous allez le prendre et il reviendra à moi ou à ma femme après votre mort; si vous le perdez le bon Dieu me le rendra.»

Madame Rioux, superstitieuse comme tous les premiers habitants de ce pays, se sentit mal à l'aise et courut crier à son mari qu'assurément le Père Ambroise était mort puisque le gobelet d'argent était revenu, et qu'elle venait de le trouver à la place où il était quand son mari l'avait pris pour le donner au bon Père.

Le seigneur Rioux ne pouvait en croire ses yeux, car il l'avait bien réellement remis au Père Rouillard, le vieux gobelet d'argent et en le prenant dans ses mains, le Père avait dit avec bonté: «Que le bon Dieu vous bénisse et vous récompense avec votre famille de toutes les bontés que vous avez eues pour son humble serviteur», et il était parti pour Rimouski.

Lorsque les guides du Père Rouillard arrivèrent à Rimouski et qu'ils racontèrent aux colons en pleurs le triste naufrage de leur canot et la mort du bon missionnaire, il fut impossible de douter plus longtemps; pour tous ces gens-là le miracle était éclatant, palpable et il se transmit de père en fils dans les familles Rioux, Lepage et Côté, jusqu'à nos jours. (1)

(1) D'après Mgr Guay, il est impossible de constater le jour précis et la date de la mort, car les registres de Rimouski présentent une lacune de dix ans. Une chose certaine c'est que le Père Ambroise ne s'est pas noyé en 1768 parce qu'en mai 1769 il baptisait aux Trois-Pistoles, Marie Reine, fille d'étienne Rioux et de Véronique Lepage.

La légende du gobelet n'est pas éteinte parmi nous. Elle revivra longtemps dans les souvenirs. M. J. C. Taché en parle dans ses «Forestiers et voyageurs.» Mgr Guay le reproduit dans ses chroniques de Rimouski, et nous-même, en rappelons les grandes lignes.

Un peuple ne vit pas que de choses matérielles. L'humble légende d'un âge ancien renaît au coin du feu, et c'est grâce à elle parfois que l'on remonte aux sources du passé où il y a tant de choses nobles et saintes, propres à inspirer à l'âme des pensées dignes, des sentiments élevés. C'est l'heure ou jamais de raconter les vieilles histoires du passé; ces histoires où la bravoure et l'héroïsme le disputent à la sainteté et à la charité hardie et téméraire. Il fait bon de mettre sous les yeux des lecteurs les grands traits de ces humbles épopées où l'on se demande qui doit l'emporter de la résignation et du détachement ou du courage en face de la mort se présentant sous mille formes.

On a beau dire, le scepticisme de nos jours tombe devant l'héroïsme des hommes du passé. Ces

gens-là étaient comme nous, leur idéal n'avait pas le terre à terre du nôtre, il est vrai, et leur mobile n'était pas entaché de ce respect humain qui gâte tant de belles et bonnes choses, mais ils croyaient comme nous croyons tous, que la vie n'est qu'un passage, et la mort «une porte ouverte sur un monde meilleur», et ils avaient la flamme qui fait le héros, le cœur généreux qui fait l'homme plein de mépris pour les obstacles de chaque jour, et ils allaient à la mort comme nous allons au plaisir: d'un pas joyeux. Il fait bon de les voir à l'oeuvre: ça donne du cœur et du courage.

Nous ne pouvons parler de la mort du Père Ambroise sans faire part à nos lecteurs de ce que disait J. C. Taché dans ses «Forestiers et voyageurs»:

(1) Le gobelet du Père Rouillard est la propriété de M. Rioux, magistrat, Sherbrooke, MM. Nap. Rioux et Rév. D. Vézina en ont une photographie fidèle.

«Il prit envie au seigneur Rioux, et aux autres gens des Trois-Pistoles de faire prendre le portrait du Père Ambroise. Le Père ne s'en souciait pas trop; comme on lui dit que ça ferait plaisir à tout le monde, il consentit. Mais dans ce temps-là, ce n'était pas des petits portraits dans de petites boîtes comme aujourd'hui, c'étaient des portraits «faits de peinture» et grands comme on voulait.

Quand le portrait fut fini, on le mit dans la chambre de compagnie et les gens vinrent le voir; chacun s'extasiait et on trouvait le portrait bien ressemblant. Il avait sa robe, son bréviaire sous le bras, en un mot tout y était et on ne pouvait pas s'y méprendre.

Pour moi, dit le Père Ambroise quand le peintre fut parti, je trouve que je ressemble à un noyé sur ce portrait.

La ressemblance, malheureusement ne fut que trop frappante.

Le pauvre Père, quoiqu'accoutumé à envisager la mort sous des formes multiples, ne songeait pas alors qu'un jour il donnerait raison à ses paroles. Et pourtant, qui sait si la providence ne lui laissa pas soulever pour un moment le voile de l'avenir afin qu'il pût y entrevoir le sort pénible qui l'attendait au terme de sa vie.

Comme le Père LaBrosse, de sainte mémoire, celui qui devait le remplacer dans ses chères missions, le Père Ambroise eut peut-être la vision de son heure prochaine.

Madame Rioux avait bien raison de s'écrier: «le Père Ambroise est mort. Il l'avait bien dit que son portrait était le portrait d'un noyé. Nous perdons gros, mais il y a un saint de plus au ciel.»



LE PÈRE AMBROISE ROUILLARD

L'ERMITE DES TROIS-PISTOLES



rois-Pistoles commençait pour ainsi dire à essayer ses ailes. Des colons aussi entreprenants que courageux, conduits par le souffle qui vient de là-haut, avaient commencé le dur labour du défrichage, donnant au Nouveau-Monde le spectacle sublime d'une race virile et ferme, cherchant à s'implanter dans le sol canadien par les racines les plus tenaces et les plus profondes. Loin des centres plus peuplés, accoutumés au silence des retraites paisibles où peu de monde s'assemble, ils ne connaissent des choses éloignées que ce que le missionnaire ou les rares voyageurs leur apportent de temps en temps. Il n'y avait pas de journaux alors, et nous croyons bien que le zèle des commères n'était pas ce qu'il est aujourd'hui.

C'était vers l'année 1715, deux ans après que M. Auclair, curé de Kamouraska, eut commencé à faire la desserte des Trois-Pistoles. Par un après-midi calme et paisible de juin, un habitant de la pointe, venu jusqu'à la rivière des Trois-Pistoles, fut tout surpris de voir un panache de fumée s'élever d'au-dessus d'une humble cabane bâtie sur le penchant d'un ravin au fond duquel coule la rivière.

Il crut que ce devait être la tente nomade de quelque famille sauvage, ou la hutte temporaire d'un pêcheur de saumons ou de chasseurs de loups-marins et de canards. Il voulut aller faire connaissance avec les nouveaux venus. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en face d'un inconnu aux allures monastiques, qui lui dit se nommer Dupont et être venu sur ces bords afin de fuir le monde pervers et méchant, et se rapprocher davantage du Grand Maître qui commande à la vie et à la mort.

Il s'était construit une espèce d'ermitage en plein bois, à une lieue de toute habitation, et semblait vivre dans la pratique des mortifications et de la prière.

Ses vêtements quasi en lambeaux gardaient la forme de ceux des anachorètes. Sa figure grave et pleine de recueillement, son maintien plein de réserve et d'une religiosité touchante, rappelaient le souvenir de la vie ascétique. À son langage correct, au ton de sa conversation on devinait l'homme de bonne famille que de fortes études avaient façonné.

Il vivait là paisible, partageant le temps entre le travail manuel et la prière. Les pratiques de dévotion finies, il allait au bois se faire une provision de fruits sauvages, amassait les branches mortes pour le feu de sa cabane, ou bien il mettait tout en ordre dans sa cellule et réparait de son vêtement journalier les irréparables brèches que la vétusté y entretenait.

Que de fois les gens de l'endroit l'ont vu traîner des pièces de bois énormes, qu'il amassait devant la porte de son ermitage. Combien de fois aussi à l'heure où le jour tombe, à cet instant solennel où l'ombre du soir va descendre partout, couvrant de son voile léger les fleurs, les bois, les eaux, les plaines, les monts et les villages, combien de fois ne l'ont-ils pas entendu entonner un chant monotone et plaintif, espèce de psalmodie religieuse, qui prenait une intonation parfois douce et parfois lamentable selon qu'elle disait les joies de là-haut ou les tristesses d'ici-bas.

Lorsque la faim frappait à sa porte il prenait son bâton, sortait de la forêt épaisse et descendait chez les habitants au loin pour y demander du pain et des légumes, seuls aliments dont il usait avec l'eau de la rivière pour toute boisson. On le recevait partout avec autant de curiosité que de respect, et les provisions pleuvaient dans le vaste sac qu'il portait sur son dos. Il remerciait avec affabilité, et reprenait le chemin qui mène à son logis.

S'il rencontrait alors quelques passants, il se jetait à genoux en se prosternant jusqu'à terre, leur baisait les pieds en prononçant les paroles de l'Écriture Sainte, véritables exhortations sur les grandes vérités éternelles. Et les gens de dire: il faut que ce soit un grand pécheur pour s'humilier ainsi, ou bien sa perfection de sainteté est rendue bien loin et cependant il ne fréquentait jamais ni l'église sur la pointe, ni les sacrements qui s'y distribuaient au passage du missionnaire dans la paroisse.

Quelqu'un l'ayant interrogé un jour sur son pays, son origine, son passé, ses antécédents, quels emplois il avait occupés dans la vie, il ne sut que répondre d'une manière évasive laissant dans l'esprit de son homme le doute le plus absolu. Toutefois à ses manières d'ecclésiastiques, à ses paroles tirées des livres saints, à ses exhortations réitérées, on devinait aisément qu'il avait dû appartenir au clergé régulier ou séculier, et cependant il s'en défendit avec une énergie pleine d'opiniâtreté.

Enfin, cet inconnu menaçait de prendre dans le pays des proportions légendaires, lorsqu'un événement, des plus inattendus, vint mettre un terme à cette vie d'ascète que l'ermite des Trois-Pistoles menait au penchant du ravin, près de la rivière.

Un jour, on vit le feu embraser l'ermitage et anéantir tout ce qui était naguère la demeure de celui qui se nommait Dupont, et que dans la campagne on appelait le Père Dupont. Cet incendie n'était certainement pas l'effet du hasard, mais bien le résultat d'une idée déterminée, d'une volonté préconçue.

Dans tous les cas, avec cet accident, volontaire ou non, le Père Dupont disparut des Trois-Pistoles pour n'y plus revenir jamais, laissant après lui une réputation de grand saint parmi les uns, et de pauvre excentrique parmi les autres.

Ce n'est que quelque temps après son départ des Trois-Pistoles qu'on connut toute la vérité sur ce personnage aux allures singulières. Il était arrivé à Québec vers 1714, et s'était fait remarquer de suite par une conduite pleine de contrastes. À le voir fréquenter les meilleurs hôtels de la ville, on le soupçonna grand seigneur, possesseur de biens considérables; jusqu'à sa prodigalité et ses bienfaits qui confirmaient les gens dans ces idées.

Il allait par les rues et les campagnes environnantes, semant l'or et les bonnes paroles, étudiant les moeurs, les ressources, les us et coutumes du pays où il avait l'intention, disait-il, de fonder un monastère. En maintes occasions on avait tenté de se renseigner sur son compte, on l'avait même approché à cette fin, mais toujours sans résultat apparent.

Il sentit peut-être que ces attentions intéressées pouvaient compromettre sa position et alors, prenant le parti le plus sage il s'éloigna de la ville et vint fonder sur les bords de la rivière des Trois-Pistoles l'ermitage que nous avons vu tout à l'heure.

Après l'incendie de son domicile, il était remonté à Québec où la réputation de ses austérités l'avaient devancé, lui préparant un accueil des plus sympathiques et des plus enthousiastes. L'intérêt qui s'était attaché à ses moindres faits et gestes redoubla d'intensité; on voulut le fêter partout et lui prodiguer les marques les plus vives d'affection et d'attachement. On tenait à l'honneur de l'avoir chez soi, mais toujours le voile plus obscur pesait sur l'homme qui s'en enveloppait volontairement sans vouloir jamais essayer même d'en lever un coin.

Ce ne fut que deux ans après son arrivée au pays, qu'on parvint à connaître toute son histoire. C'était un moine de l'ordre des bénédictins qui se nommait Dom Georges Frs Poulet. Ordonné prêtre il s'enfuit de son couvent et vint s'échouer au Canada, s'étant mis en tête que son supérieur le ferait enfermer parce que dans un voyage à Amsterdam, en Hollande, il avait embrassé avec ardeur les doctrines jansénistes. Lorsque les autorités civiles et religieuses du Canada apprirent qui il était par une lettre du supérieur au marquis de Vaudreuil, disant que les égarements du pauvre défroqué provenaient plutôt d'un travers de jugement que de méchanceté ou de perversité du coeur, elles ne permirent pas à Dom Georges Poulet de paraître dans le monde en habit laïque. L'intendant Bégon lui-même exigea du bénédictin en rupture de vœux qu'il portât le costume de son ordre, qu'il lui fit faire tant bien que mal, et ce jusqu'au moment venu où il lui faudrait s'embarquer pour l'Europe, c'est-à-dire à l'automne suivant. Mais le rusé moine réussit à échapper à toute surveillance et quand l'heure fut venue où la flotte devait partir, on ne le trouva nulle part, de sorte qu'il fallut remettre son départ à l'année suivante.

Quelque temps après il tomba malade de la fièvre pourprée, et on dût le transporter à l'Hôtel-Dieu où il fut soigné avec attention et des égards dont il se montra touché en plus d'une circonstance. La maladie menaçait de prendre une tournure fatale, et plusieurs membres du clergé s'inquiétaient à bon droit de l'âme de ce pauvre prêtre dévoyé qu'un moment d'oubli avait jeté hors de la voie droite. Ils entourèrent son lit de malade, le suppliant de renoncer à ses erreurs jansénistes, mais ils trouvèrent chez lui une obstination invincible. L'évêque de Québec, Mgr de St-Valier, fut obligé de l'avertir que s'il persistait dans ses sentiments, on lui refuserait les derniers sacrements à l'article de la mort. Rien ne put l'émouvoir.

Cependant, Dom Georges Poulet réussit à se rétablir parfaitement et l'Église du Canada n'eut pas à déplorer un scandale encore plus grand que celui d'un prêtre expatrié, fugitif, professant des idées condamnées par l'Église catholique.

Revenu à la santé, Dom Georges rédigea au gouvernement un long réquisitoire dans lequel il se plaignait de l'évêque de Québec, qu'il couvrait d'invectives, et des Jésuites qu'il accusait d'être les auteurs de tous les maux possibles, eux les exterminateurs du jansénisme.

Il poussa l'audace jusqu'à écrire même à l'évêque de Québec, lui montrant combien sa conduite était injuste envers un pauvre moine qui menait une vie d'austérité et de pénitence, une vie remplie de choses profitables au salut, et terminait en le citant au jugement de Dieu.

De retour en Hollande, il se plaignit amèrement de la manière brutale dont les autorités civiles et religieuses du Canada l'avaient traité. Les journaux d'Amsterdam s'emparèrent de ses faux-dires, de ces déclarations du prêtre janséniste et firent un grand vacarme des prétendues persécutions dont le moine Poulet avait été l'objet en la Nouvelle-France.

Puis le silence se fit sur tout cela et il ne resta plus au pays que le souvenir de ce pauvre moine détraqué, qui avait partagé sa vie entre les austérités d'une vie ascétique et les déboires d'une position équivoque, sans pouvoir se dire: «bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice», puisque sa cause n'a été pour les pays où elle voulut agir qu'un brandon de discorde. (1)

(1) L'abbé Casgrain, dans son histoire de l'Hôtel-Dieu nous montre le Père Poulet caché au bord du ravin de la rivière des Trois-Pistoles. Garneau à la page 198, 1er vol., le fait vivre dans les montagnes de Kamouraska, où il s'était élevé une petite cabane de branches: et Louis Fréchette et J. E. Roy, le désignaient comme ayant habité les montagnes près de St-Paschal. L'abbé Casgrain dit qu'il s'appelait Poulet et Garneau le désigne sous le nom de Paulet, et met au bas de la page 198, qu'il a appris ces renseignements dans l'histoire de l'Hôtel-Dieu alors à l'état d'annales, je suppose M. Casgrain venant après Garneau, n'a pu se tromper et son appréciation, il me semble, devra l'emporter sur celle de l'Historien du Canada.



L'ERMITE DES TROIS-PISTOLES

UNE ALERTE AUX TROIS-PISTOLES



n cette année de 1839, la paroisse des Trois-Pistoles fut le théâtre d'un événement tragique qui faillit plonger toutes les familles dans le deuil. De mémoire d'homme, on ne connaît rien de plus épique que ce drame émouvant où plus de 200 hommes étaient les pénibles acteurs, ayant pour scène le fleuve immense emprisonné dans son lit de glaces flottantes et pour spectateurs terrifiés, agonisant de douleurs, une foule énorme accourue sur la plage, toute une paroisse avec son pasteur en tête.

Aussi garde-t-on religieusement dans les familles le souvenir atroce, mais consolant quand même de cet épisode de l'histoire de la paroisse des Trois-Pistoles. On se lègue de père en fils le récit

mouvementé de ce sauvetage miraculeux et le plus jeune des enfants assis sur le banc de l'école vous dira l'horrible histoire que nous allons raconter.

C'était au mois de décembre, veille de la grande solennité de la Messe de Minuit, un jeudi. La cloche au timbre argenté tintait l'angélus matinal; les cheminées des maisons laissaient monter dans l'air vif du matin leur spirale longue de fumée blanche qui faisait tache sur l'azur sans nuage d'un ciel pur d'hiver canadien; les habitants commençaient à sortir de leur demeure, bon nombre même, à la lumière vacillante au fond de l'étable, avaient commencé leur train. Le froid mordait les joues, et la neige blanche, immaculée des champs, criait sous la botte sauvage du paysan.

Peu à peu le jour s'était levé, serein, radieux, inondant de ses rayons attiédissant les falaises du Nord, les îles au large, les îlots à l'entrée de la baie et le village groupé sur la Pointe autour de la chapelle.

Ce matin-là on ne voyait plus la mer, c'est-à-dire que les glaces amassées le long de la côte sud avaient formé un pont solide en se réunissant entre elles, et l'on ne distinguait plus où finissait le pont ni où commençait la mer. On voyait bien ici et là ce qu'on appelle des saignées en termes marins, mais partout de la glace, de la glace vive, vaste miroir flottant, immobile, serein comme le grand ciel bleu qu'il réfléchissait en lui.

Le paysan canadien qui sort de sa maison au matin a deux choses à accomplir avant de commencer tout travail quelconque: c'est d'abord de faire le signe de la croix (pratique qui tombe et s'en va comme bien des bonnes choses du vieux temps) et de jeter un coup d'oeil au fleuve, si le cultivateur vit au bord de la mer, ou de regarder de quel côté souffle le vent, s'il habite l'intérieur des terres.

Donc ce matin de décembre 1839, les gens des Trois-Pistoles avaient jeté les yeux sur la mer et étaient restés étonnés. Un spectacle nouveau, inaccoutumé s'offrait à la vue. Des points

noirs luisants, mobiles, mouvants se détachaient nettement sur la glace. Et il y en avait à l'infini, depuis le bas de l'île aux *razades* jusqu'au haut des dernières *Rassades*, ces rochers arides qui semblent se diriger éternellement vers Saint-Simon dont ils ne sont pas éloignés.

Ce mouvement, cette vue, ce va et vient d'êtres inconnus étaient bien de nature à surprendre un peu les gens que les coups de bonne fortune en plein hiver n'avaient pas encore gâtés. Les habitants se rassemblèrent donc. On se consulta, on émit des opinions et Dieu sait s'il y en avait d'émises et de toutes sortes.

Les uns soutenaient que ce devaient être assurément des phoques, d'autres opinait pour les porsils, le plus grand nombre cependant croyaient aux loups-marins et c'est cette idée-là qui devait l'emporter.

En un instant le village fut sur pied. L'élan, une fois donné, gagna bientôt le rang, sur la côte, puis se communiqua de proche en proche comme une immense traînée de poudre, et trois heures après le dernier éveil, toute la paroisse de Trois-Pistoles, très populeuse alors, avait les yeux tournés vers cette vaste richesse, cet énorme et facile butin, cette proie valant de l'or qu'offrait le fleuve.

Tout ce que la paroisse comptait d'hommes disponibles s'arma qui d'un couteau, qui d'une hache, qui d'une masse, d'une traîne, d'un canot, et cette foule, cette multitude, se dispersa sur la glace. C'était bien, en effet, des loups-marins que l'on avait aperçus de la côte, et il y en avait des mille et des milliers. Ils étaient aussi nombreux que gros et gras, et jamais richesse plus grande, jamais chasse plus facile ne s'étaient offertes à ces braves gens, qui savaient tout aussi bien bâtir deux églises à la fois, qu'éventrer un loup-marin et chasser les gros carnassiers des bois.

Le massacre commença; ce fut une tuerie sanglante, une hécatombe horrible où les hommes et les bêtes se trouvaient confondus. Le sang ruisselait partout, à larges flots noirs, et la glace, miroir limpide d'un moment, ne devint plus que le plancher visqueux des halles, où l'on abat les animaux amenés à la boucherie.

Les loups-marins, rendus furieux par l'attaque et le carnage, sans défense sérieuse, moitié assommés, hurlant de rage, se dressaient droits comme des guerriers prêts à mourir, montrant leurs crocs d'ivoire et lançant dans le vide leurs nageoires d'avant, leur seule arme, leur seule défense, et le paysan grisé par le gain, par l'appât, sans crainte ni frayeur, saisissait son large couteau de boucherie, et le plongeait inhumainement dans le ventre de la victime. Le loup-marin tombait sur la glace, moitié ouvert, perdant ses entrailles et expirant dans des sursauts et des heurts impossibles.

L'ennemi vaincu était dépecé aussitôt; on enlevait la graisse adhérente à la peau, et on en faisait des monceaux, des piles énormes qui prenaient, de terre, l'aspect de tumulus funéraires où l'on aurait enseveli les morts de la grande famille des amphibiens.

Et le massacre continuait, furieux, horrible, sans trêve ni merci; mais les heures coulaient rapidement, le soleil déclinait à l'horizon avec une rapidité prodigieuse, et les ombres du soir allaient s'allonger bientôt sur les champs et les mers.

Déjà la file des voitures arrivait sur la grève. Les chevaux étaient dételés au rivage, et les traînes amenées à bras sur la glace pour être remplies jusqu'aux «ambines» (1) de la précieuse dépouille des loups-marins.

Ce travail de partage était plus difficile qu'on ne le pense. En bons Normands comme toujours, nous allions dire en bons plaideurs comme jadis, nos gens se disputaient maintenant la propriété des tumulus, des amas de peaux et de graisses, et pendant ce temps, l'heure fuyait toujours, les traînes ne s'emplissaient pas, et les chevaux, sur la grève, attendaient vivement l'arrivée du fardeau qu'ils devaient monter au village.

Plus de sept cents loups-marins gisaient là, sur la glace, et c'était encore horriblement beau que de voir cette animation, ce va et vient, toute cette vie de fourmilière, où hommes et dépouilles de bêtes se confondaient dans un ensemble qui prenait, du village, des aspects fantastiques. C'était là, assurément, le plus joli tableau, genre marin, qui se soit jamais vu. Quel vaste sujet pour un peintre épris de l'art! Quel beau drame à faire, et que nous voudrions bien avoir le talent descriptif d'un Victor Hugo, ou d'un Jean Richepin, deux amants de la mer et de ses drames, pour montrer, dans toute sa grandeur, le poème épique qui se déroulait, vivant, sous les regards de tous.

Pendant qu'on se disputait les richesses de la mer, richesses d'un moment comme tout ce qui est de la terre, pendant qu'on chargeait, en se disputant, les lourds ballots de graisses sanguinolentes amassés avec peine, on ne s'apercevait pas que le vent de terre faisant son oeuvre, et que la glace, devenue plancher mouvant, se détachait lentement de la rive, et prenait le chemin du large.

Un cri soudain, pareil à une clameur immense venue de la rive, fit redresser les têtes penchées et toutes à leur ouvrage, toutes au gain de l'heure présente, et les regards inquiets interrogèrent le village. Les plus rapprochés comprirent la situation et, à leur tour, ils lancèrent dans l'air un cri désespéré, un cri de suprême appel: «Sauvons-nous, la glace charrie au large.»

(1) Ce mot populaire ne se trouve pas dans le Glossaire franco-canadien du regretté Oscar Dunn.

Ce cri courut, de bouche en bouche, jusqu'au plus éloigné. Ce fut comme un courant électrique qui pénétra tous les habitants. On abandonna tout, traînes et amas de peaux, et affolés, on accourut au bord de l'eau. Quelques-uns seulement, des plus rapprochés, avaient réussi à sauter sur la berge opposée, et à se sauver par là du naufrage; les jeunes gens, dans un moment aussi sérieux, disaient aux plus âgés: «dépêchez-vous de sauter, vous autres qui avez des familles; quant à nous, eh bien à la grâce de Dieu, nous essaierons après vous.» Mais ceux qui étaient

loin, les retardataires eurent beau prendre leur élan pour franchir le fossé liquide qui les séparait de terre ferme, ils s'arrêtaient frémissants, avec un haut le corps sur le bord de la glace, désespérant pouvoir atteindre le côté opposé; et pourtant le salut n'était pas loin: à quelques perches seulement, des amis, des parents leur tendaient les mains et l'espace s'agrandissait d'instant en instant. Leur sort devait-il donc être désespéré? La mort, les horreurs d'une agonie effrayante, devaient-elles compter sur leurs proies faciles?

La Providence, ici-bas, n'est pas une marâtre et plus d'un en a fait l'expérience. C'est au moment où l'on crie notre désespoir et notre désespérance, c'est à l'heure où l'on n'a plus foi au lendemain qu'elle paraît, consolante, et nous tend la main, une main qui reconforte quand elle ne sauve pas. Les gens de terre criaient à leurs parents terrifiés, désespérés, errant comme des ombres privées de raison sur la glace flottante et mobile: Sauvez-vous! prenez les traînes et venez sur l'eau! Elles vous porteront jusqu'à terre!

Et les voix répondaient: «Secourez-nous! secourez-nous! Au secours! nous allons périr!» Et ces cris montaient comme une plainte immense de la mer, et allaient mourir au fond du village où l'écho leur répondait par des pleurs, des prières et des supplications. Et les plaintes venaient toujours de la mer allant de plus en plus en diminuant, à mesure que la glace entraînée se dirigeait vers le nord, et sur la grève, les pleurs, les cris, les prières à haute voix, les vœux formulés hautement formaient un sanglot étrange pareil au brisement énorme d'être géant qui agonise et se meurt.

La foule courait anxieuse, affolée, sur la grève, portant des lumières, des fanaux, des torches enflammées; on regardait, en frissonnant, cette banquise de glace détachée de la terre ferme, immense épave portant plus de deux cents personnes, qu'un miracle seul pouvait sauver d'une mort affreuse, et tous avaient là un père, un mari, un frère, un fiancé!

Il semble impossible de donner une nuance de plus à ce tableau de sublime atrocité; il semble impossible de peindre, par des mots, la douloureuse émotion des spectateurs terrifiés à la vue de ces hommes criant leur désespoir dans la nuit sombre et entraînés à une mort certaine, à moins d'un miracle éclatant.

Mais une scène étrange se passait à la Pointe, en face de l'église paroissiale. Pendant qu'au large les prières et les larmes se confondaient ensemble, et montaient à Dieu dans un suprême appel, sur le rivage, le Révérend M. Pouliot encourageait son monde, ses enfants l'entouraient, le suppliaient, comme autrefois les disciples aux pieds de Jésus, lui demandant de faire un miracle. Alors il se tient debout sur le rivage, les deux mains étendues vers ces malheureux, ces enfants que le gouffre de la mer semblait réclamer comme sa proie. Il les aimait ces hommes, il les avait baptisés peut-être, il en avait mariés plusieurs, et tous étaient ses ouailles.

Et ce prêtre, semblable à l'ange de miséricorde intercédant sans cesse pour la terre, priait tout bas pour ceux qui allaient peut-être mourir cette nuit, périr misérablement, ne devant plus revoir leur village, leur clocher, leur famille, privés même de la dernière consolation de reposer à l'ombre de la croix, et dans le même cimetière paroissial, demeure dernière de tant de parents et d'amis.

Il demandait au ciel d'éloigner de lui ce calice d'amertume, mais il voulait que la volonté de Dieu se fasse; soudain il s'écria: «à genoux mes enfants, je vais leur donner la sainte absolution!», et élevant la voix, il dit:

Mes enfants de là-bas, qui allez peut-être mourir, «au nom du Dieu Tout-puissant, au nom de Jésus-Christ, son fils, qui m'a donné les pouvoirs de lier et de délier sur la terre, au nom du Saint-Esprit, je vous absous de tous vos péchés. Ainsi soit-il!»

Et la foule agenouillée, sanglotante, répéta «Ainsi soit-il!»

Le curé, se mettant à genoux, pria avec ferveur, offrant sa vie pour le salut de tous, et promettant au divin Jésus de l'Eucharistie, une communion générale de tous les naufragés, s'il les ramenait sains et saufs à terre ferme, s'il les rendait à leur famille éplorée, à leur paroisse désolée, à leur vieux pasteur affligé.

Pendant ce temps-là, sur la banquise, les naufragés étaient tombés à genoux. D'une commune voix, dans une même pensée, ils demandèrent au ciel de les sauver. Aux heures de grand désespoir, il fait bon se tourner là-haut, et demander aide et protection à celui qui commande aux éléments. Pendant ce temps, le vent soufflait du sud et poussait la banquise de plus en plus au large. La terre se confondait, là-bas, dans un nuage gris sombre. Bientôt ils aperçurent, à leur gauche, l'île aux Basques, paisible et comme endormie au sein de l'onde amère; plus loin l'île verte hérissait dans la nuit ses falaises énormes, ses sommets couverts d'épinettes sombres.

Plus au large, vers le nord, ils semblaient entendre les grondements lugubres du Saguenay qui se brise sur les larges battures aux allouettes.

Allaient-ils donc passer toute une nuit d'angoisses et d'agonie sur ce morceau de glace à la dérive? Allaient-ils donc se briser sur quelques roches désertes, sur les battures rendues furieuses par le vent? Ou bien leur planche de salut allait-elle se désagréger, et leur donner le fleuve pour dernière demeure?

Et les glaces se détachaient, morceau par morceau, entraînées à la dérive, allant au hasard dans la nuit sombre et lamentable.

Ils promirent alors d'élever un monument au divin crucifié s'il les amenait au port de salut; ce monument serait une croix gigantesque qui rappellerait aux hommes de l'heure présente, comme à ceux de la génération à venir, la faveur insigne d'un sauvetage miraculeux, et cette croix ils l'élèveraient là où le souffle d'en haut irait les faire s'échouer sûrement.

Soudain le vent changea, dit l'histoire, et la banquise parut s'arrêter dans son mouvement d'aller. Elle semblait obéir à une force merveilleuse; une main inconnue la dirigeait maintenant vers terre. Les naufragés ne le voyaient pas clairement, mais ils le sentaient pour ainsi dire. Un cri de joie, immense, un cri d'espérance profonde emplit les poumons de ces hommes que la crainte terrassait tout à l'heure; et bientôt, l'illusion n'était plus permise en face de la réalité, et la banquise, dirigée sûrement, venait heurter une pointe du rocher.

Ce rocher était ce que l'on appelle les petites *Razades*, entre les Trois-Pistoles et Saint-Simon. À neuf heures du soir, tout le monde était sauvé, et le délire était partout, et les prières de

reconnaissance montaient de toutes les demeures vers le Très-Haut qui avait dirigé la banquise et permis que tout ce monde ne se perdit pas, entraîné bien loin, ayant eu le sort des débris de loups-marins, des traînes et des vieux canots retrouvés jusqu'à Métis, Matane et Rimouski, à plusieurs lieues en bas de Trois-Pistoles.

Pas un seul manquait à l'appel: tous avaient regagné terre, et les craintes de deuil lamentable se dissipèrent comme par enchantement.

Le dimanche suivant, c'était le grand jour de Noël, l'église de la Pointe était remplie. Il y avait là des gens d'«en haut» qu'on n'avait pas vus à l'église depuis plusieurs années. Tous priaient. On sentait comme un souffle religieux d'une sainte joie passer sur toutes ces têtes inclinées que la mort avait failli toucher de son aile, et le murmure des lèvres disait la prière ardente des naufragés, et de leurs amis et de leurs parents, tous priant ensemble pour remercier Dieu de l'heureux sauvetage des naufragés de l'avant-veille, les grands miracles de la banquise échouée, contre tout espoir, sur une roche.

Le curé monta en chair, et des larmes dans la voix, il rappela à l'assistance les angoisses de tous, les leurs, comme les siennes, et les invita à accomplir le vœu qu'il avait fait pour eux: une communion générale.

Le lendemain pas un ne manquait à l'appel au divin rendez-vous de l'Eucharistie. Et, quelques jours après, une énorme croix de bois était bénite et plantée là où elle est encore de nos jours, là où l'on peut la voir en passant à bord des chars, sur les *razades* d'en haut. (1)

Salut, croix sublime, Tu as sauvé le monde et le sauves encore, chaque jour, à ces heures désespérées où l'on n'a plus d'espoir qu'en Celui qui t'a portée généreusement ici-bas.

Reste là, battue des flots qui ne pourront que te briser un moment. Reste debout, au large, sur ce rocher désert, témoin du sauvetage de plus de deux cents personnes des Trois-Pistoles. Reste là comme un phare lumineux, rappelant à ceux qui viendront après nous, que la reconnaissance, qui t'a élevée sur cette pointe aride au sein du fleuve, demande que tu ne sois pas oubliée ni méconnue.

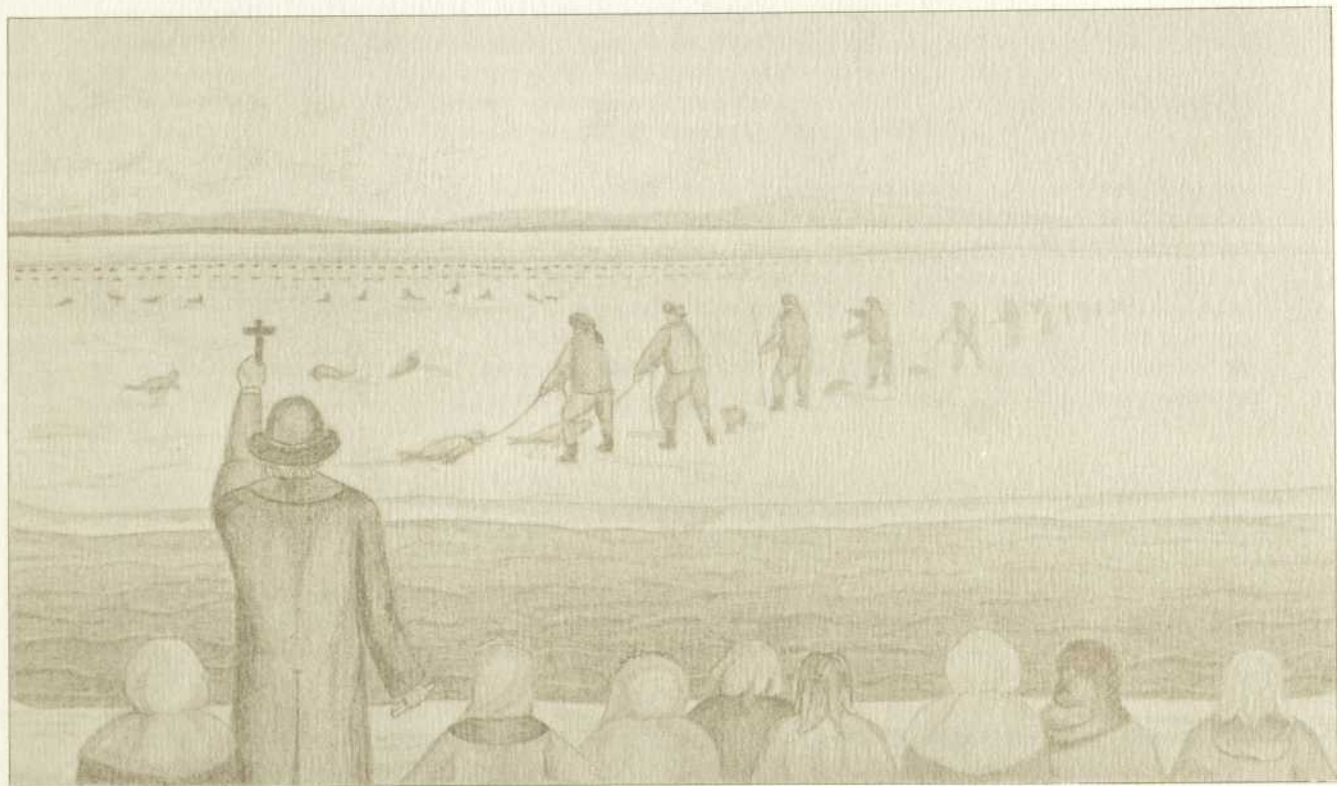
Qui sait, si, te regardant au loin, un pauvre malheureux n'aura pas une bonne pensée?

Qui sait si ta vue ne consolera plus d'une infortune, plus d'un déshéritement ici-bas?

Oui, oui, reste debout, impassible, immuable et sereine aux jours de tempête, comme à l'heure calme où la mer se fait pleine de caresses et de chansons.

Reste là comme une éternelle prière montant de la terre vers le ciel, non seulement pour tous les gens des Trois-Pistoles, mais pour tous les malheureux de la mer qui vont on ne sait où, perdus entre deux abîmes: le ciel immense, l'immense mer.

(1) Il y a les *razades* d'en bas et celles d'en haut. Ce sont deux rochers arides à une demi-lieue de la rive.



UNE ALERTE AUX TROIS-PISTOLES

L'ERMITE DE SAINT-BARNABÉ



ous allons maintenant pour un quart d'heure tout au plus, entrer dans le domaine de l'histoire, car l'ermite de St-Barnabé a bel et bien existé et sa vie, intéressante sous bien des faces, est du domaine des faits réels, au moins en ce qui touche les trente-neuf années qu'il a vécues sur l'île, en face de Rimouski.

Il faudrait la plume de Buies, voire même celle de J. C. Taché pour nous en donner une idée juste, peindre les aspects majestueux qui l'entourent et développer à vos yeux cet imposant panorama qui se déroule depuis les monts neigeux en arrière, jusqu'aux Laurentides en face, qui, muraille immense, ferment l'horizon d'une ligne noire, sinueuse et accidentée. Ici une baie des plus régulières, ayant pour extrémités, le quai de Rimouski à droite et les îlets Canuel à gauche; et au large, comme pour fermer l'entrée de cet estuaire à vastes dimensions, l'île St-Barnabé si connue des marins, s'étend sur une lieue de long. À marée basse il est facile de s'y rendre, du village, à pied sec, en passant sur les battures. Au fond de la baie, sur une légère éminence, c'est le village de Rimouski, aujourd'hui ville superbe, avec sa cathédrale, son collège classique et ses institutions de charité.

Or en 1728, un jeune homme d'environ vingt et un ans arrivait dans la paroisse de Saint-Germain de Rimouski qui n'était alors qu'une simple mission desservie de temps en temps par le missionnaire de la côte sud. D'où venait-il, ce jeune homme robuste, humble et mélancolique, de manières parfaites, et d'un abord des plus faciles? Qui était-il? Quel projet avait-il en vue? Quel dessein arrêté le poussait vers ce coin de terre à moitié colonisé? Victime de quelque malheur inconnu, de quelque drame caché, venait-il demander aux forêts encore vierges de la Gaspésie et de Rimouski un abri sûr pour y faire pénitence et y passer le reste de ses jours? Ou bien le coeur brisé par quelque grand amour incompris ou malheureux, recherchait-il la solitude afin de mieux pardonner et de mieux oublier?

Ces questions, sous mille et une formes, lui ont été posées et il les a constamment laissées sans réponse et c'est de peine et de misère que le seigneur Lepage de Rimouski, dont il était l'hôte d'un jour, lui fit avouer son nom qu'il dit être celui de Toussaint Cartier.

Le soir de son arrivée, en promenade sur le bord de la grève, il s'arrête un instant et contemple l'île de St-Barnabé. Sa figure devient comme radieuse, un éclair de joie illumine sa prunelle, il se découvre et tendant la main vers le large, il dit à son compagnon:

«Oui, c'est sur cet îlot sauvage,

«Que je ferai mon héritage

et revenant au manoir seigneurial il y rencontrait le Père Ambroise Rouillard, missionnaire récollet, arrivé le jour même, pour faire la mission à Rimouski. Mis au courant du projet du jeune étranger, le Père ne sut que l'encourager, voyant en cela, dit-il, les secrets d'en haut, en face d'une inspiration

aussi soudaine et d'une décision prise sur-le-champ.

Le soir même le seigneur Lepage, ayant le Père Rouillard pour témoin, passait un acte de donation au jeune Toussaint Cartier d'un endroit dans la dite île de Saint-Barnabé et autant de terre qu'il en pourra faire et ce seulement pendant sa vie durant . . . attendu que le dit Toussaint Cartier s'est expliqué avec le dit Sieur Lepage qu'il ne voulait pas se marier et qu'il voulait se retirer dans un endroit isolé, seul, afin de faire son salut . . .

Cet intéressant document, passé le 15 novembre 1728, existe encore et est parmi les minutes du notaire Descheneaux; il mérite d'être conservé à plus d'un titre, surtout lorsque l'on songe que la considération en était de faire son salut.

Toussaint Cartier se mit de suite à l'oeuvre; il construisit, avec l'aide du bon seigneur Lepage, une maisonnette de peu de dimension et une petite étable, pour abriter une vache et quelques poules; puis il se mit à défricher la terre autour de son habitation; partageant son temps entre la prière et le travail, il ne venait au village, à marée basse, que lors de l'affluence de colons à l'humble chapelle pour y faire la mission, avec le bon Père Missionnaire, et jamais un mot d'aigreur, jamais une parole vive, jamais le moindre indice d'un retour attristé sur un passé qui semblait mort pour lui. Sa bouche semblait scellée sur le temps écoulé jusqu'à son arrivée à Rimouski, personne ne le surprit à en parler ou même à y faire allusion.

En 1759, c'était l'heure attristante de l'invasion anglaise; nous allions être abandonnés, être obligés de nous soumettre à la loi du plus fort, qui n'est pas toujours la plus juste ni la meilleure. Les paroisses d'en bas de Québec eurent beaucoup à souffrir des incursions et des déprédations des soldats anglais; Rimouski fut le premier point où ils débarquèrent. Incapables de se défendre contre le grand nombre, les colons s'étaient enfuis dans les bois avec leurs familles et ne revenaient au bord du fleuve, que pour surveiller le mouvement des navires de guerre anglais.

Seul l'ermite ne changea rien de sa vie accoutumée; indifférent à tout, il ne craignait personne; enfermé chez lui, il ne semblait plus vivre de la vie du dehors; les Anglais débarquèrent sur l'île, ils se rembarquèrent sans molester personne.

L'humble serviteur de Dieu fut épargné cette fois, grâce sans doute à une permission de là-haut. Il y avait trente-neuf ans que Toussaint Cartier menait ainsi une vie d'anachorète, édifiant tous ceux qui connaissaient les privations qu'il endurait volontairement, et la vie de sainteté qu'il menait, lorsque le 29 janvier 1767 le jeune Charles Lepage, le fils du seigneur, âgé de 14 ans, remarqua en sortant de la maison de son père, que la cheminée de l'ermite sur l'île ne donnait pas de fumée. Le père informé du fait, voyant qu'il faisait un froid assez intense et craignant qu'il ne fut arrivé quelque malheur au pauvre ermite, envoya son fils avec un compagnon en voiture s'enquérir de ce qui se passait là-bas.

Quelles ne furent pas leur surprise et leur désolation en voyant le pauvre solitaire étendu sans connaissance sur le plancher, et près de lui, lui léchant les mains, un petit chien, seul compagnon de sa solitude, qui manifestait sa joie en voyant arriver les sauveurs. Ils l'enveloppèrent dans des couvertes et des peaux de buffles et le ramenèrent au manoir du seigneur Lepage où les bons soins

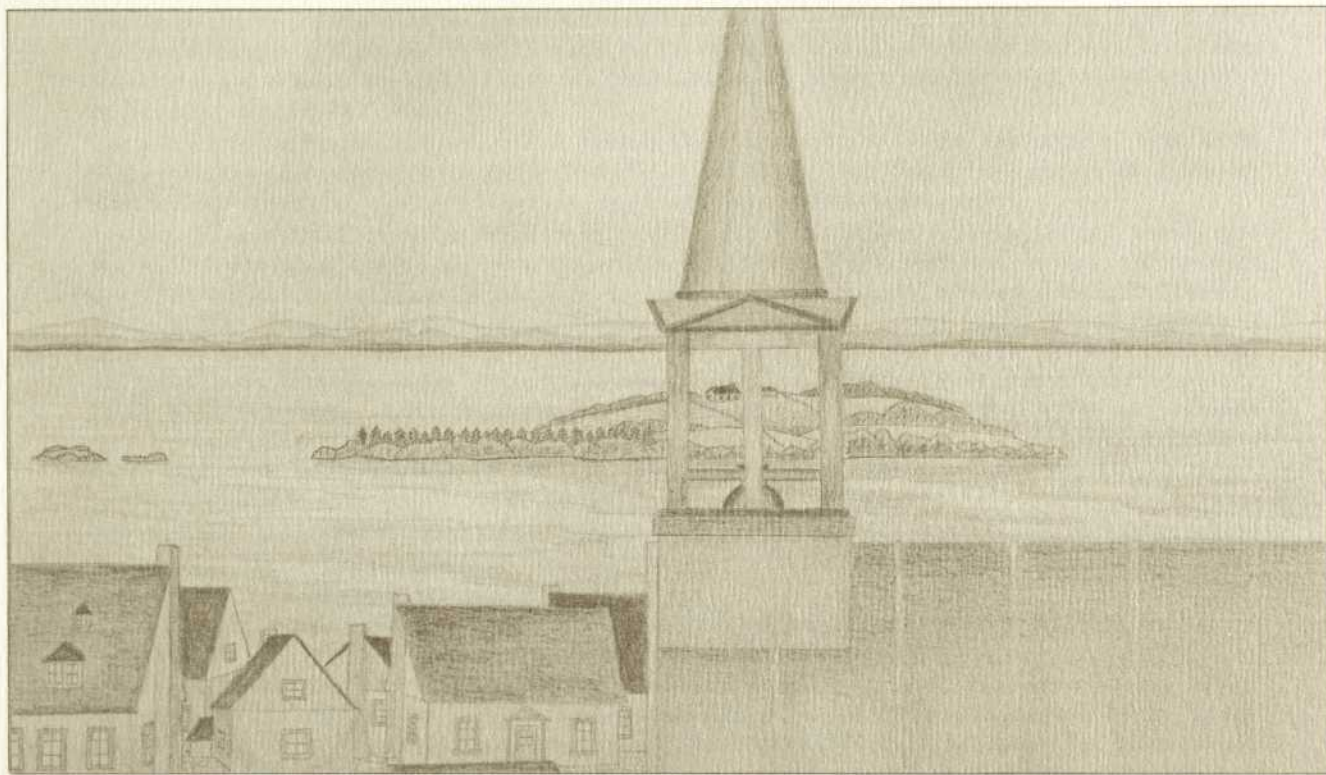
et la chaleur le ramenèrent un peu.

Mon heure est venue, dit-il, et Dieu a voulu que je profite du passage de son missionnaire ici pour régler mes comptes. Le père Ambroise, celui qui, trente-neuf ans auparavant avait assisté au contrat de donation, chargé d'années et de mérites, était de nouveau en mission à Rimouski. Il se rendit au manoir, confessa son ami, qui le soir même rendait son âme à Dieu, emportant dans la tombe son secret que personne n'a su.

Cette histoire si touchante et si simple, dans toute sa naïveté, a déjà servi de thème à une triste et décevante histoire d'amourette; cependant elle est restée telle quelle, a toujours été transmise de famille en famille, aux endroits où l'ermite a vécu et où il est mort. L'endroit où s'élevait l'humble cabane du solitaire se voit encore sur l'île en face du village de Rimouski.

Je ne sache pas que l'on ait comblé le puits creusé de ses mains où il allait chercher l'eau dont il avait besoin.

Tout jeune écolier, lorsque l'hiver jetait son pont de glace vive entre l'île et le rivage, du côté de Rimouski, on allait par bandes joyeuses en pèlerinage au lieu où le saint ermite de l'île avait vécu pendant 39 ans. Et ce n'est pas sans émotion sincère que l'on songeait à ce jeune homme de vingt et un ans, venant enfermer dans un coin obscur sa jeunesse, ses rêves, ses aspirations et mourant sans soulager son coeur d'un secret qui lui pesait peut-être lourdement, et qu'il devait emporter dans la tombe.



L'ERMITE DE ST-BARNABÉ

L'ISLET AU MASSACRE, DU BIC



vant l'arrivée des Missionnaires sur le sol du Canada qu'ils ont ouvert à la civilisation, en y déployant l'étendard de la France et la croix du vrai Dieu, suivant l'expression du poète Crémazie, les aborigènes de l'Amérique du Nord étaient plongés dans un état de féroce barbarie dont les excès dépassent l'imagination des romanciers les plus fertiles. La nature insoumise des sauvages, leur instinct naturel de destruction, pour conserver une supériorité incontestée sur ces vastes étendues de terres, de forêts et de rivières, patrimoine que chaque tribu croyait lui appartenir en propre, furent cause que de sanglants combats, et d'horribles boucheries humaines souillèrent ce pays, vierge encore de toute empreinte du passage des Visages Pâles venus des pays d'outremer.

Inutile de parler ici des diverses races sauvages qui se partageaient l'Amérique du Nord et plus particulièrement le Canada. Pour l'intérêt de ce récit, qu'il soit permis de dire que les seules tribus qui ont à jouer un rôle ici sont les Micmacs et les Maléchites d'un côté, et les sombres et féroces Iroquois de l'autre.

Les Micmacs et les Maléchites, de la nation des Souriquois ou race algonquine, habitaient toute l'étendue du pays qu'on appelle l'Acadie et ont été de tout temps les amis et les alliés les plus fidèles et les plus sûrs des Français, des Canadiens et des Acadiens.

Les Micmacs vivaient plutôt au bord de la mer, sur les rives du fleuve Saint-Laurent; tandis que les Maléchites occupaient l'intérieur des terres, du côté du Maine. De leur région, ces derniers descendaient rejoindre leurs frères alliés du bord du fleuve par les rivières des Trois-Pistoles, Ristigouche, Miramichi et Saint-Jean. De nos jours les restes de ces tribus si intéressantes à plus d'un titre, sont épars un peu partout; le village de Ristigouche a gardé ses Micmacs, plus ou moins purs de tout alliage, et les Maléchites, après avoir déserté leur réserve de l'Isle-Verte et de Saint-Épiphane, dans Témiscouata, font maintenant leurs délices de vivre aux rivages de Cacouna et de la Rivière-du-Loup. C'est là qu'on les trouve faisant le commerce de paniers et de raquettes, la chasse aux loups-marins, ou servant de guides aux chasseurs étrangers qui veulent s'enfoncer dans les forêts de Témiscouata et de Rimouski.

Sur quoi, me demanderez-vous, repose cette légende de l'Îlet au Massacre? Elle repose assurément sur un fond historique que nous pouvons constater au récit du second voyage de Jacques-Cartier, dans lequel nous lisons le passage suivant:

« — Et fut par le dit *Donnacona*, montré au dit capitaine, les peaux de cinq têtes d'hommes étendues sur des bois, comme peaux de parchemins; et nous dit que c'étaient des *Toudamens* (Iroquois) de devers le Sud qui leur menaient continuellement la guerre. Outre nous fut dit, qu'il y a deux ans passés que les dits *Toudamens* les vinrent assaillir jusque dedans le dit fleuve à une Île qui est le travers du *Saguenay* où ils étaient à passer la nuit, tendans aller à *Honguedo* (Gaspésie) leur mener la guerre avec environ deux cents personnes, tant hommes, femmes, qu'enfants, lesquels furent surpris en dormant dedans un fort qu'ils avaient fait, où mirent les

«dits *Toudamens* le feu tout à l'entour et comme ils sortaient, les tuèrent tous, réserve cinq qui «échappèrent. De laquelle détresse se plaignaient encore fort, nous montrent qu'ils en auraient «vengeances.»

Assurément il y a des obscurités dans ce simple récit; il y a des confusions qui ne peuvent pas nous étonner étant données les circonstances dans lesquelles se trouvaient et narrateur et les conteurs; cependant, avec la tradition, qui s'est perpétuée comme une chaîne ininterrompue parmi les tribus sauvages d'en bas de Québec, il est facile de jeter un peu de lumière sur ce sujet que M. J. C. Taché a développé avec un talent merveilleux et dont les écrits m'ont été si utiles dans la préparation de cet humble travail.

Il ressort de ces notes de Cartier que les *Toudamens* venant du sud, c'est-à-dire les Iroquois de triste mémoire d'autrefois, deux ans avant la venue de l'immortel découvreur, avaient massacré, dans une île qui est de *travers* du Saguenay, près de deux cents personnes; voici pour le fonds historique; quant aux détails, naturellement, l'écrivain y a mis du sien, tout en faisant une étude sérieuse des endroits où habitaient les tribus en cause et le chemin qu'il fallut parcourir, les uns pour s'abriter, les autres pour venir les surprendre et les exterminer. Ceci posé, nous allons entrer dans le vif du sujet.

Le printemps était venu et sur la région du Témiscouata, la neige étant disparue, la chasse à l'original, au caribou, au castor, à l'ours, au vison, au loup-cervier, au porc-épic, à la loutre, était terminée; c'était le temps alors, pour nos Maléchites de descendre au bord du fleuve, aux embouchures des rivières pour y commencer la pêche et la chasse toujours abondante, lorsque le Saint-Laurent vient à peine de se libérer des glaces amoncelées de l'hiver, glaces fondues par le soleil et les vents doux de la fin d'avril.

Un jour, cinquante familles sauvages de cette région, qui s'étend de Témiscouata jusqu'à Métis avaient abandonné leurs wigwams pour venir s'établir à la Baie du Bic et y vivre pendant quelques temps de cette vie douce de printemps, en face de la mer si belle, si vaste, si attirante, surtout lorsque le soleil vient jeter sur cette nature printanière ses rayons attiédés et vivifiants. Mais pourquoi essayer de décrire ainsi nos plages d'eau en bas de Québec? Ne suffit-il pas de les nommer de leur nom de Kamouraska, Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles et le Bic? Le Bic surtout, cet endroit d'un pittoresque ravissant où l'on admire sans cesse une baie de proportion majestueuse que le regard embrasse en un instant, où l'on voit une plage coupée de dentelures et accidentée de falaises, de monticules, de caps et de champs où pousse une herbe saline, où l'on aperçoit deux belles rivières qui descendent des monts voisins, déversent leurs eaux pures aux deux extrémités de la baie; en face, un peu au large, en pleine ouverture de la baie, rétrécie à sa sortie vers le fleuve, deux îlots escarpés immobiles comme deux sentinelles à l'entrée d'un port de mer, frappent les yeux.

Sur le plateau qui borde le rivage, en face de la mer, le Bic est bâti, plein de vie, plein d'avenir, recherché des touristes et des amants de la belle et grandiose nature. C'est sur ce plateau

qu'étaient venues se fixer les familles sauvages dont nous venons de parler. C'est là qu'elles venaient couler quelques jours d'une vie nonchalante et douce, sans songer que, sur leurs têtes, planait l'aile noire d'une mort atroce.

On était au Bic depuis un mois lorsqu'un soir, deux des jeunes sauvages revenant en toute hâte d'une partie de chasse, sur le haut des terres, jetaient le cri d'alarme parmi toute la bourgade en avertissant la tribu que les ennemis étaient à une journée de marche du village. Les guerriers, sombres, redressant leur corps courbé, et sans paraître le moins du monde atterrés, se contentent, avec un suprême mépris, de proférer comme s'ils eussent été en face de leurs ennemis le mot injurieux de «Chiens». Les femmes moins fortes et les enfants craintifs prennent peur et se lamentent, mais les chefs et les anciens de la nation imposent le silence et l'on se consulte.

Les ennemis semblent nombreux, quelques heures seules les séparent du moment suprême où doit retentir le cri de guerre. Fuir? Impossible car le seul chemin pour se rendre à Matane est le fleuve et l'on n'a pas de canots pour tout le monde?

Que faire alors? Le premier mouvement fut d'envoyer à bord des canots les vieillards, les femmes enceintes, ou celles nourrissant leurs petits, en tout 30 personnes, les diriger vers le bas du fleuve, et pour ceux qui restent, rien à faire que de se défendre comme un Micmac sait se défendre contre un chien d'Iroquois.

Ces derniers, venus des pays d'en haut, en passant par le fleuve, ont dû remonter la rivière des Trois-Pistoles, tomber dans la Boisbouscache et rencontrer le chemin fréquenté par les Micmacs qu'ils suivent maintenant dans l'espoir de rencontrer l'ennemi séculaire, et goûter un peu du sang et de la chair des guerriers de l'Acadie. Ils ne devaient pas tarder à assouvir leur rage et étancher leur soif.

Ils rampent comme des serpents dans l'ombre, se faufilant adroitement à travers le bois clair-semé; pas un bruit, pas une pierre qui roule, pas même un oiseau effrayé ou un chevreuil surpris pour briser et rompre le silence de la nuit; et les cent Iroquois, croyant tenir leurs ennemis, avancent toujours, cernent le village afin que personne ne leur échappe. Ils arrivent enfin, le casse-tête à la main, et le scalpel à la ceinture, altérés de sang et de carnage: mais ô déception, les cabanes d'écorce sont vides. Ils écoutent: rien, rien que le bruit de la mer déferlant sur les rochers au large et toute cette rumeur étrangement douce qui vient de la baie où la mer a monté, la mer qui va bientôt se retirer pour laisser un fond de vase à sec.

Quelle nuit de déception pour ces êtres si sûrs d'avoir mis la main sur une riche proie! Ils font un feu pour le repas du soir, et le sommeil vient bientôt fermer les yeux des guerriers fatigués et déçus. Mais, au matin, le regard tourné vers la mer, un chef Iroquois, devient soucieux; il s'avance seul sur la grève, remarque des empreintes de pas qui se dirigent vers les îlets; il en suit, à mer basse les traces, et rendu à l'extrémité de la baie, se couchant à plat ventre sur les galets, il darde son oeil vers l'extrémité escarpée d'un des îlets d'où s'élève une vapeur étrange, presque imperceptiblement. Il a le ricanement d'un démon, et tout son être frissonne d'une joie d'enfer. Pour lui, plus de doute: ces pistes vers le large ce sont celles des ennemis

enfuis: cette vapeur légère partant d'une excavation d'un des îlets annonce la présence d'êtres parqués dans un endroit bien restreint! Alors, avec des bonds fauves, il revient sur ses pas, gravit le coteau et debout en plein village désert de ses premiers habitants, il pousse un hurlement horrible qui réveille les sauvages Iroquois. C'est le cri de guerre! Alors on se groupe autour du chef et d'un geste superbe, désignant l'îlet aux regards avides de ses guerriers, il leur apprend la nouvelle de sa découverte.

Aucun cri ne répondit, de l'îlet, à celui du chef Iroquois, mais celui qui eut plongé ses regards dans la caverne au flanc du rocher, aurait pu voir des femmes et des enfants en sanglots, et en face, comme une barrière immuable, les chefs et guerriers Micmacs et Maléchites, prêts au combat et défiant, dans une attitude superbe, l'ennemi qui sur le coteau d'en face, s'appête à livrer un assaut meurtrier. Ils ne tardent pas en effet à s'avancer le long du rivage, jusqu'en face de l'embouchure de la baie et de là, gagner à pas lents, l'arc tendu, prêts à tirer, le chemin moitié sable et vase, qui conduit, à mer basse, vers l'îlet, refuge des pauvres Maléchites. Ces derniers les attendent de pied ferme, car il s'agit pour eux de défendre leurs femmes et leurs enfants ainsi que leur propre vie.

Les Iroquois le sentent bien, et ne s'avancent que lentement; à portée d'arc, les flèches commencent à pleuvoir, se croisant dans l'espace qui sépare les combattants. Aussitôt s'élèvent des cris de rage et de douleur, on entend des râles d'agonie et des spasmes de blessés mourants; cependant les Iroquois, sentant qu'ils vont avoir à lutter contre la mer qui monte et va les encercler, jettent leurs flèches et brandissent leurs tomahawks. Ce fut une mêlée atroce, horrible, indescriptible. Des membres pendent, détachés des corps; les crânes se brisent, des os se fracturent sous les coups répétés de l'arme primitive des sauvages, et toutes ces blessures et ces corps pantelants, sont horribles à voir; cependant les Iroquois sont obligés de retraire et traînant les blessés et laissant aux flots qui montent ceux des leurs qui ont perdu la vie dans le combat.

Les Iroquois, retirés sur la plage, méditent de nouveaux assauts; les Micmacs profitent alors de ce moment de répit pour se retrancher derrière quelques palissades faites à la hâte, de perches, de petits sapins, de corps d'arbres accrochés au flanc aride de l'îlet, n'employant à ce travail que le monde disponible.

Aussi réussissent-ils à protéger encore jusqu'à ce que le secours, un secours inespéré, puisse leur venir en aide à temps.

L'Iroquois a vu s'élever ce travail effectif: il a souri, il a cligné de l'oeil, il a pesé ses nouvelles chances d'arriver à son but: exterminer sûrement ce groupe de héros antiques. En effet, dès l'attaque suivante, les Iroquois allument d'énormes flambeaux d'écorce et, en bandes serrées, malgré les flèches parties de la caverne et du haut de la palissade, ils s'avancent au pied des

retranchements et mettent le feu à cet ouvrage en bois sec, résineux et inflammable et dans un instant, l'incendie dévore l'oeuvre de défense élevé au prix de tant de misères. Les Iroquois se retirent un peu plus loin et attendent, en ricanant comme des démons, que leurs victimes sortent de la caverne pour les immoler sans pitié. Hélas! ils n'attendent pas longtemps pour accomplir leur terrible besogne. Tous ceux d'entre les Maléchites que la terreur, les blessures, l'âge ne condamnent point à être suffoqués, s'élançant avec l'énergie du désespoir et tombent sur les Iroquois qui n'ont pas de peine à les terrasser, à les exterminer jusqu'au dernier.

Tous, sans distinction d'âge et de sexe, périssent ou massacrés ou étouffés dans la caverne. Ils dépouillèrent les cadavres; ils enlèvent au scalpel le plus de chevelures possible et partent en entonnant un chant de guerre, laissant au flanc du rocher sans regret les pauvres guerriers Micmacs dont l'extermination venait de donner à un îlet du Saint-Laurent le nom qu'il porte encore aujourd'hui: l'Îlet au Massacre, du Bic. Et notre ami M. Taché, je dis ami, car il l'était de toute ma famille à plus d'un titre, termine ainsi l'histoire désolante que nous venons d'entendre:

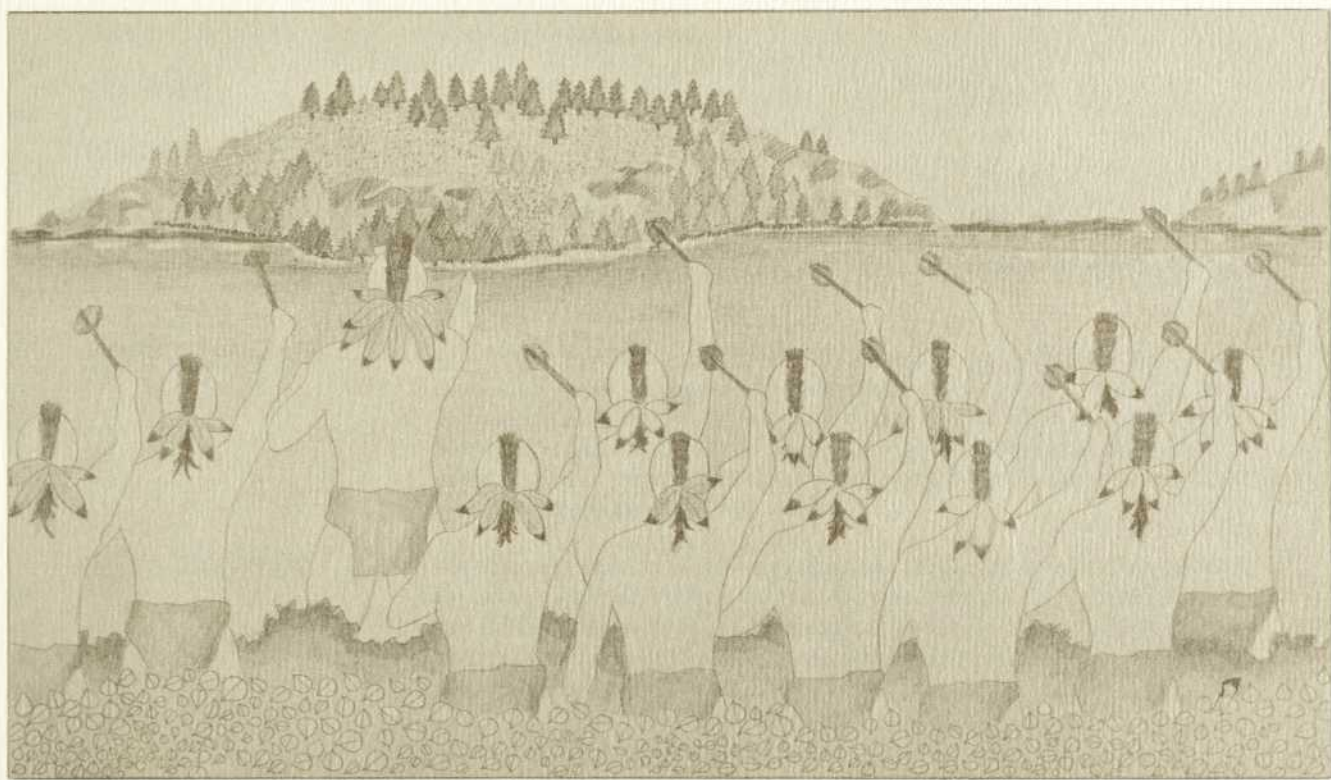
«Longtemps, disent les récits populaires, on a observé les ombres des massacrés errer le soir autour de l'Îlet, et mêler leurs gémissements aux bruits de la mer!

«Souvent on a vu, au sein des nuits sombres, des fantômes armés de pâles flambeaux, danser, avec des contorsions horribles sur les galets de la baie!

«C'est en harmonie avec ces traditions qu'on a désigné les deux caps, qui limitent l'entrée de la baie du Bic, par les noms lugubres de *Cap Enragé* et de *Cap aux Corbeaux*.

«Il n'y a pas encore bien des années que les restes des os blanchis des Micmacs tapissaient le fond de la caverne au massacre!

«Encore aujourd'hui, ce n'est pas le premier venu qui s'en irait visiter ces lieux, par une nuit obscure, alors que le vent gémit à travers les sapins et les crevasses des rochers, comme une âme en peine.»



L'ISLET AU MASSACRE, DU BIC

QUELQUES TOPONYMES

- KAMOURASKA:** Là où il y a des joncs au bord de l'eau.
- POHÉNÉGAMOOK:** Lieu d'hivernement.
- CACOUNA:** Pays du porc-épic.
- TÉMISCOUATA:** C'est profond partout.
- SQUATEC:** La source de la rivière.
- TOULADI:** Poisson.
- RIMOUSKI:** Terre de l'orignal, ou terre de chien ou demeure du chien.
- BIC:** Diminutif de bicoque ou une erreur topographique de Bic au lieu de Pic.
- RIVIÈRE-DU-LOUP:** UN NOM, TROIS LÉGENDES. Selon certains, un bateau appelé «Le Loup» se serait échoué à l'embouchure de la rivière. Pour d'autres, une tribu indienne appelée «Les Loups» aurait séjourné sur le territoire qui compose la ville actuelle. La troisième légende, la plus plausible, signale la présence jadis de nombreux loups marins dans l'embouchure de la rivière. (1)
- TROIS-PISTOLES:** La ville doit sa pittoresque appellation, dit-on, à la perte d'un gobelet en argent dans la rivière voisine. Le canotier qui l'aurait laissé tomber dans l'eau, vers 1621, se serait exclamé: «Voilà trois pistoles perdues!» Et le nom de ces anciennes pièces de monnaie française serait resté attaché à la rivière. (2)

ÎLES DU BIC:

Mesurent trois milles de long par un mille de large.

Des pêcheurs bretons les auraient surnommées ainsi parce qu'en Bretagne plusieurs noms de villages se terminent par «Bec». Bec se serait transformé en Bic.

La seconde version est que Bic serait un diminutif de bicoque. Champlain aurait paraît-il qualifié l'endroit ainsi lorsqu'il l'avait vu la première fois. Enfin, on dit que Champlain aurait commis une erreur de topographie de Bic au lieu de Pic.

Légende: À l'époque de la création, Dieu ayant fait les montagnes chargea un ange d'aller les distribuer sur toute la surface de la terre. Arrivé à Bic, terme de son voyage, son manteau pesait encore lourdement, l'ange fit alors ce que nous aurions fait nous-mêmes en pareille circonstance; en tournant son manteau il le secoua rigoureusement, c'est pourquoi dit-on il y a tant de montagnes au Bic.

ÎLE SAINT-BARNABÉ:

Toussaint Cartier un jeune Français marié en cachette en 1728 s'était enfui avec son épouse. Comme il remontait le fleuve, il décida de débarquer sur l'île St-Barnabé laissant sa femme et l'équipage à bord. Voulant retourner sur son bateau il fut retardé par une tempête qui s'élevait. C'est ainsi que de l'île il vit mourir sous ses yeux sa femme et ses matelots. Il fit alors la promesse de passer le restant de sa vie sur cette île.

BAIE DES HA! HA!:

La scène se passe à l'époque où le rivage de la mer avec ses caps battus par les flots était la seule voie de communication entre le village de Rimouski et celui des Trois-Pistoles. Une femme portant dans ses bras un enfant tenta de passer à pied du Cap à l'Original jusqu'au Cap Enragé à l'heure de la montée des eaux. La malheureuse avait réussi mais au prix d'un dur sacrifice. Pendant qu'elle se cramponnait aux aspérités du rocher pour éviter de couler dans l'abîme, son enfant s'échappa de ses bras tombant dans les flots. Il disparut sous les vagues pour ne plus revenir.

Et pendant que l'infortunée, folle de douleur demandait à la mer de lui rendre le corps de son enfant, elle entendit, dominant le bruit des vagues, des accents étrangers «Ha! Ha! Ha!» disaient les flots déchainés. Le lendemain, le ciel était radieux et la mer apaisée. Mais venant du large une voix douce et caressante disait encore au rythme d'une berceuse «Ha! Ha! Ha!» Les vagues endormaient son enfant.

RÉFÉRENCES:

Fréchette, Louis, *Originaux et Détraqués*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée 1943, pages 141-144.

Gauvreau, Charles A., *Au bord du St-Laurent*, (histoires et légendes), Rivière-du-Loup, Imprimerie du St-Laurent 1923, pp. 14-29, pp. 46 à 66.

Hudon, Paul-Henri, *Rivière-Ouelle 1672-1972*, Comité du Tricentenaire, Montréal, Ateliers des Sourds, 1972, pp. 51-55.

Théberge, Guy, *St-Éleuthère de Pohénégamook 1874-1974*, Comité du Centenaire, St-Éleuthère, Ville Pohénégamook, 1974 (La «bête du lac»).

Revue d'histoire du Bas St-Laurent, volume 1, numéro 3, déc. 1974.

D'Amboise, Simone, Troupe des Petits Chiffons, St-Marc du Lac Long (La caverne du rang 9).

Boucher, Thérèse, Troupe des Petits Chiffons, St-Marc du Lac Long (Les petites flammes).

Brochure touristique de Rivière-du-Loup, Cité de Rivière-du-Loup.

Brochure touristique: Bas St-Laurent-Gaspésie, Ministère du Tourisme, Chasse et Pêche, page 18.

Brochure touristique de Rivière-du-Loup, Municipalité de Rivière-du-Loup.

Brochure touristique intitulée «Bas St-Laurent-Gaspésie», page 18 (Trois-Pistoles).

conçu pour
**L'Association Touristique
du Bas St-Laurent inc.**

conception
od graphisme

composition typographique
Caractéra inc.

impression
Le St-Laurent enr.

toute reproduction est interdite

08200092





BNQ



000 340 155

L'Association Touristique
du Bas St-Laurent Inc.

conception
od graphisme, Rivière-du-Loup, 867-1264